

Chère lectrice, cher lecteur,

Avant d'entamer la rédaction de la réminiscence de mars 2025, j'aimerais vous présenter une rapide histoire de la littérature marine de notre pays. Il ne faut pas oublier qu'avant les milliers de kilomètres de côtes de la métropole et d'outre-mer, les Français ont vécu loin des rivages à l'eau salée. Nous pouvons aussi souligner que la formation des esprits par les écoles et les universités n'a pas favorisé ce genre littéraire. La marine restait, et aujourd'hui c'est de nouveau vrai, l'apanage d'une petite société de gens de mer composée de militaires, marchands, pêcheurs, certains plaisanciers passionnés, armateurs, constructeurs de navires de mer de toutes sortes.

Selon la géographie et l'histoire de chaque pays, les peuples côtiers ont satisfait leurs existences grâce aux métiers de la mer. Malgré les fréquentes rivalités entre les nations, la France a dû suivre des politiques navales, qui, nous pouvons l'écrire, n'ont pas été souvent très concluantes, d'autant plus que notre pays était gravement menacé du côté de ses frontières terrestres. Au XVI<sup>e</sup> siècle, le cardinal de Richelieu écrit : « Il semble que la nature ait voulu offrir l'empire de la mer à la France pour l'avantageuse situation de ses deux côtes également pourvues d'excellents ports aux mers Océane et Méditerranée ». Son conseiller, Izaac de Razilly, ajoute que « quiconque est maistre de la mer a ung grand pouvoyr sur le terre ». Il faut bien se l'avouer : notre politique de la mer a subi de fâcheux raz de marée depuis la victoire de Richelieu sur Buckingham en face de Saint-Martin de Ré. Je ne peux m'empêcher de penser que nous sommes à nouveau au creux de la vague. France, pays de terriens incorrigibles !



## Rêveur de mots écrits à l'encre salée

Au travers de la vie maritime des peuples de la mer, depuis la plus haute antiquité, nous trouvons des écrits d'historiens et de poètes grecs et latins relatant des voyages en mer avec des héros qui ont traversé les siècles, comme Ulysse. Virgile amplifiera ce que racontait Homère « pour découvrir les secrets de la nature ». Il décrit cette terrible tempête qui vit la débâcle de la flotte d'Enée ! À la suite de la fondation du Canada par Jacques Cartier, Rabelais nous fera partager les Navigations de Pantagruel à la recherche de la Dive Bouteille. La France du XVII<sup>e</sup> siècle n'aura aucune passion pour la mer. Il faudra attendre qu'un Bernardin de Saint-Pierre promène sa mauvaise humeur proverbiale vers l'Île de France (île Maurice) qui l'inspirera pour écrire, entre autres, *Paul et Virginie*.

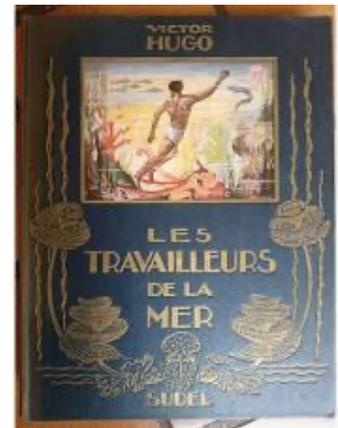
Au XIX<sup>e</sup> siècle le public commence à prendre le goût du voyage intercontinental et de la navigation, ce qui favorisera ce renouveau d'exotisme. C'est en fait le grand siècle de la littérature marine qui commence avec Chateaubriand. Cet élan sera amplifié par les romantiques et, ce n'est que mon avis, il se terminera avec la disparition des paquebots de ligne. La production maritime littéraire devient

sporadique. Peut-être que nous retrouverons, un jour, « un juste équilibre entre notre action militaire et marchande sur les mers et l'œuvre maritime de nos futurs grands écrivains » a écrit l'ingénieur du génie maritime Jean Marie.

J'ai bien senti, lors de mon premier séjour en Bretagne que j'étais arrivé dans un pays où les images que j'avais sublimisées lors de mes premiers pas en littérature maritime ne correspondaient pas avec les mots qui étaient utilisés par mes collègues issus du peuple de la mer du département du Morbihan. Par exemple : un canot devenait en langue parlée, un ca-note ! Une foule d'autres termes de marine m'étaient parfaitement inconnus. Je devais apprendre cette langue.

Depuis, j'ai appris qu'un amoureux de la littérature marine va chercher dans les mots un générateur d'images qui va conforter ses rêves. Je précise que le bon écrivain de la mer s'abstiendra d'employer à tout va le vocabulaire que l'on emploie dans les milieux de vie maritime. Seuls quelques mots, formules, citations peuvent amariner un texte. Nous pouvons remarquer qu'une majorité d'écrivains de la mer ne sont pas de véritables marins. Nous deviserons prochainement sur le chef-d'œuvre d'un néophyte marin Victor Hugo (encore lui) et *Les Travailleurs de la mer*.

Lors de mon premier embarquement comme novice pont, j'entendis des critiques, des insultes qui en général me reprochaient d'avoir voulu devenir marin : pharmacien, Parisien, victime de tes lectures, de tes rêves, etc., ce qui en général voulait dire : « tu n'as rien à faire ici, retournes dans ta Lorraine. » Un jour, un matelot éméché m'a menacé d'un couteau au carré de l'équipage pont. Je n'étais pas de chez eux !



C'est vrai que je ne comprenais pas tout. Plus tard, je rencontrerai le mot sémantique et tout ce qui en découle.

J'avais rêvé la mer, la marine, les contrées lointaines. Tahiti, lors du voyage de Bougainville cela devait être quelque chose ! Pourtant, je n'ai jamais navigué dans ces eaux idylliques. Je sais que je n'irai pas et le rêve continue. Des amis, très informés de la vie de là-bas m'ont conseillé de garder mes rêveries, de peur que je ne sois déçu par une réalité qui serait loin de mes souhaits de voir et de sentir les fleurs de tiaré.

J'avoue qu'il m'a fallu quelques embarquements pour avoir la certitude que je connaissais bien cette « langue », mélange de mots héréditaires provenant de la « grande mémoire » inconnue décrite par Léon Daudet et l'impulsion créatrice du *soi*. Il ajoute : « Le mot est donc une évocation semi-héréditaire, semi-éducative, qui évoque à son tour des figures et d'autres mots, c'est-à-dire d'autres figures de figures. » Ouf !

Je vous propose de devenir une sorte de rêveur de mots marins, c'est-à-dire de partir d'un savoir qui permet de rêver dans toutes les directions du compas.

« Il faut reconnaître au mot *féminin* un privilège de rêverie » dit Gaston Bachelard dans « *La poétique de rêverie* ». Ouvrage qui va largement inspirer mon actuelle causerie et plus tard ma réflexion pour d'éventuels écrits de critiques de la littérature marine, qui était principalement issue de l'imaginaire de ses auteurs. Gaston Bachelard est né à Bar-sur-Aube en Champagne, aimait savoir qu'en français les noms des fleuves sont généralement au féminin. « C'est si naturel ! L'Aube et la Seine, la Moselle et La Loire sont mes seules rivières. Le Rhône et le Rhin sont pour moi des monstres linguistiques, ils charrient l'eau des glaciers. » L'eau véritable est essentiellement d'essence féminine !

Bernardin de Saint-Pierre se posait le problème suivant : « Il serait assez curieux de rechercher si les noms masculins ont été donnés par des femmes et les noms féminins par les hommes aux choses qui servent plus particulièrement aux usages de chaque sexe ? » Cela devrait être un jeu amusant ! Est-ce le cas chez les gens de mer ?

Voilà deux mots importants de l'imaginaire marin : l'eau, la femme ! Daudet fils a écrit : « L'immensité marine, souvenir cependant sans point de repère, procure aux marins, fils de marins, une nostalgie dont ils ne reconnaissent pas toujours la cause et qu'ils tournent en persistance et fidélité amoureuses. Car seule la femme peut remplacer la mer, et inversement, dans les imaginations ardentes. » Que c'est bien vu de la part d'un écrivain dont la mer n'était qu'une des frontières de sa chère Provence !

Que pensez-vous de Vénus qui émerge de l'immensité liquide ? Que d'images écrites et picturales ! Une excellente source, c'est le cas de le dire, pour l'écrivain.

Imaginons que vous croisiez les mots suivants au cours de vos lectures, en regardant un tableau, une photographie, en construisant une maquette de bateau, en devisant avec un ou une amie, etc., ou seulement en méditant ou étant emporté dans une rêverie issue souvent de votre lointaine jeunesse, je vous assure que ce voyage deviendra merveilleux. Voici quelques mots de mer qui m'emportent dans de profondes rêveries.



**Coque** : quand ce mot m'aborde de quelque manière que ce soit, je ne peux m'empêcher de penser à la coque extraordinaire d'une goélette de pêche du continent nord-américain, qui est aujourd'hui incarnée par la merveilleuse *Bluenose II* qui bat pavillon canadien. Je la connais pour l'avoir visitée avec mon épouse à Québec, je ne sais plus quand. Pourtant, sa coque, à mon avis, est si parfaite,

qu'elle me donne l'envie de la caresser si je la visitai en cale sèche, sa courbure est gracieuse. De là, ma rêverie me porte sur le tableau de Jean Fourquet présentant Agnès Sorel, la Dame de Beauté, au sein avantageux, la maîtresse de Charles VII. Lors d'un voyage en Normandie, il y a de nombreuses années, nous n'avons pas pu éviter de visiter son manoir au pays de Jumièges où repose son cœur, puis d'admirer son tombeau à Loches, quelques mois après.

Devant tant de beautés féminines, je ressens un profond dégoût pour ces bateaux sans aucune ligne esthétique. Tiroir-caisse oblige ! Peut-on comparer nos grands paquebots de la Belle époque comme *le Normandie*, *le Rex*, et bien d'autres, avec certains des paquebots de maintenant, véritables immeubles de croisières des mers ? En revanche, j'apprécie l'élégance des navires à dimensions humaines de la Compagnie du Ponant.

**Port :** voici un mot qui n'arrête pas de résonner sitôt que lui est adjoint un nom.

Je ne peux m'empêcher de penser à Jacques Brel. Il m'apparaît sur la scène, ruisselant de sueur, il chante : *Dans le port d'Amsterdam !*

Cette poésie ne peut laisser le moindre marin insensible. L'homme de mer se souvient des bordées dans les parages du grand port néerlandais.



--- *Ya des marins qui chantent  
Les rêves qui les hantent. Au large ...*

Que de rêves, de plaisirs longtemps attendus de cette future escale aux longs canaux de la Venise du Nord ! Le soir, certains quartiers se réveillent aux chants de marins en bordée. Ils sont venus des nombreux navires à quai, d'un pas alerte, rejoindre la vie nocturne du Quartier Rouge avec ses vitrines aguichantes. Le retour souvent chaloupé peut être accompagné d'un vélo emprunté près de la gare quand on n'a plus le sou pour retourner à bord, ce n'est pas très honnête, mais on espère que son propriétaire le retrouvera à la grille de l'entrée d'un quai.

*Ya des marins qui dorment  
... le long des berges mornes.*

### **Genèse littéraire :**

Il est facile de remarquer que les mots et les expressions employés par les gens de mer, sont un cocktail à base, non de rhum, mais de termes issus principalement de la structure des bateaux, de l'art de la navigation, de la vie à bord et aussi des

écoles militaires et de la marine marchande. Je ne peux que vous conseiller de consulter les ouvrages suivants : **Les mots de la mer** de Roland Mornet (2008), le **Traité du parler des gens de mer** de Pierre Sizaire (1996), **Le langage des marins** de Gabrielle de la Landelle (1859) , le **Dictionnaire de l'argot-Baille** de Joseph de Miribel(2017) et les innombrables dictionnaires tel le **Dictionnaire de Marine** du vice-amiral Willaumez (1820), et celui qui m'est un fidèle compagnon : le **Petit dictionnaire de marine** de Robert Gruss (1945).

Mon souci, ou plutôt mon activité, ma passion, est de trouver la genèse de ma chère littérature marine, trouver « l'image » qui a généré dans l'esprit d'un auteur un roman, une poésie, un article de presse, etc. « La littérature est une création, qui repose à la formation du mot, de la phrase et du style » a écrit Léon Daudet dans son important ouvrage **Le monde des images** (1919).

La difficulté est d'entrer en contact avec un auteur disparu depuis longtemps, mais sa composition littéraire livre les secrets sortis tout droit de l'imaginaire de l'auteur.

J'aimerais revenir une dernière fois sur :

### **Pirates, l'île au trésor et mes îles au trésor :**

La pire engeance des mers est la piraterie. Les plus grands succès littéraires et cinématographiques de notre époque sont issus de ces « brigandages » maritimes. Je pense comme vous au roman *l'île au trésor* de Robert Louis Stevenson (publié sous forme d'un feuilleton hebdomadaire entre octobre 1881 et janvier 1882) et dernièrement aussi, aux cinq films *Pirates des Caraïbes*, produits par Jerry Bruckheimer et Walt Disney Picture.

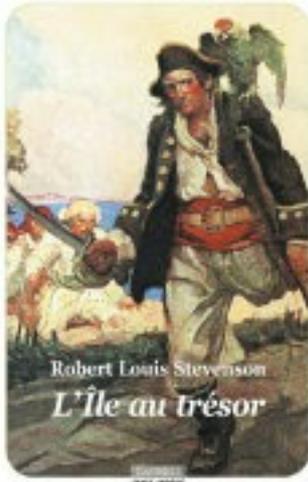
Les rêves commencent dès le plus jeune âge. Chère lectrice, cher lecteur, rares sont ceux qui n'ont pas acheté pour Noël un habit de pirate pour leurs enfants ?

Mon île au trésor

Je dois vous parler de mon île, la seule qui a eu une influence *énorme* - comme le dit Fabrice Luchini - dans ma vie.

Elle n'existe pas, elle est née sous la plume d'un des écrivains dont le rêve a envahi l'imaginaire des 'enfants' de sept à ... ans, je veux parler de Robert-Louis Stevenson. L'homme de l'Écosse termine ses jours de grand malade dans l'île d'Apia, dans les Samoa. Il repose au sommet du mont Vaea. Gauguin et Brel, ont eux aussi choisi, leur dernier repos dans les mers du Sud ! Pietro Citati, écrivain italien, en parle comme l'île de nulle part.

Vous ne la trouverez sur aucune carte marine. Sa seule représentation a été retrouvée par Jim Hawkins, dans un mystérieux paquet de vieux papiers au fond du coffre de Billy Bones, loup des mers, pirate, et hôte de l'auberge « l'amiral Benbow ». Ce dessin avait été dessiné avec soin par Stevenson et colorié avec son beau-fils. L'îlot au Squelette, la colline de la Longue-Vue, le Cap Hisse, la Bouline, la Crique du Rhum.... Le rêve s'installe. On date ce morceau de mer de 1754. Curieusement la longitude et la latitude ont disparu ou ont été supprimées par Jim Hawkins. Ce n'est pas l'îlot de Monte-Cristo d'Alexandre Dumas que l'on situe parfaitement en Méditerranée.



Nous savons que le père de Stevenson trouve le nom du navire, l'*Hispaniola* du capitaine Flint et réalise l'inventaire minutieux du coffre de Billy Bones où fut récupéré ce paquet enveloppé de toile graisseuse et où se trouvait la carte.

Long John Silver présente à John Hawkins les avantages d'aborder cette terre isolée : *« Ah ! dit-il, c'est un joli coin, cette île, un joli coin pour un garçon comme toi. Tu vas te baigner, grimper aux arbres, chasser les chèvres, et tu feras l'ascension des collines comme une vraie chèvre toi-même. Ça me rajeunit. J'allais en oublier ma jambe de bois. C'est bien agréable d'être jeune et d'avoir ses dix doigts de pieds, tu peux m'en croire. Quand tu voudras faire une petite exploration, dis-le-moi, et je te ferai un bon casse-croûte. »*

Ce morceau de roche, couvert d'une jungle inextricable au milieu de l'océan, présente deux faces, l'une réjouit l'amateur de paradis perdu avec sa végétation enchanteresse, ses perroquets multicolores, ses arbres à noix, ses odeurs tropicales et l'autre, qui montre un lieu sinistre, couvert de brouillard, à la végétation marécageuse où s'élèvent des odeurs fétides, l'atmosphère sent le crime. Certains jours, la mer semble celle d'incomparable paradis terrestre, d'autres fois, elle devient menaçante et ses couleurs sombres appartiennent à l'enfer.

Elle semble réelle, magique, mythique. Elle naît de l'imagination. On ne sait même pas combien de temps il faut pour la rejoindre en partant du port de Bristol. Chez les écrivains, on constate la tentation insulaire et son évolution depuis la parution de l'île au Trésor en 1883 : A. Kinross publie *L'Île redoutable* en 1896, elle est peuplée de sorcières ; *L'Île merveilleuse* de Z. Gale paraît en 1906, il raconte l'histoire de marins descendants de Phéniciens. Une colonie de naufragés se retrouve dans *La terre des morts-vivants*, roman de N. Fyne édité en 1897. À signaler *l'île du Capitaine Sparrow* qui commence avec une carte, mais qui vire, ensuite, dans le fantastique. Cet ouvrage est publié

en 1928. Ça ne vous dit rien ce nom de Capitaine Sparrow ? La plupart de ces auteurs sont inconnus aujourd'hui, en revanche les terres insulaires n'ont pas fini d'inspirer les romanciers et les scénaristes.

Il ne faut pas confondre *l'île au Trésor* avec une robinsonnade, elle initie le jeune Jim aux risques de l'aventure. Il sera l'acteur de son passage de l'adolescence à sa vie d'homme, et plus tard, le narrateur de cette incroyable histoire. Impossible de savoir quand il a écrit ce texte, Jim est devenu écrivain très longtemps après avoir bouleversé les désirs des voyous des mers. J'ai toujours été étonné qu'à trente-quatre ans, Stevenson ait imaginé ce roman avec les yeux de la jeunesse, c'est réussi ! Jim découvre la carte du butin, puis, dans la cale, il surprend la conversation des pirates, rencontre le naufragé Ben Gunn, et même déplace *l'Hispaniola*. Comment voulez-vous qu'à treize ans je ne sois pas devenu Jim Hawkins ? Cette lecture, c'était le meilleur moyen de sortir du pensionnat, de côtoyer le monde, l'aventure, de rendre mon existence intéressante, de sortir du train-train lycéen, en un mot : rêver ! Les études de ces bonnes écoles en ont pâti, mais quels excellents moments passés au sein des équipages sur mes navires imprimés. Je les dois d'abord au roman de Robert-Louis Stevenson.

À quarante-quatre ans, j'avais quitté la navigation depuis quelque temps pour travailler à Paris. Pendant environ neuf ans, j'allais affréter des navires, être superintendant à Pauillac, etc., pour le compte d'une société pétrolière. Dans la capitale, un dimanche, avec mon épouse en promenade dans les allées des puces de Saint-Ouen, au milieu d'un tas d'objets d'un autre âge, mon regard fut attiré par un parapluie ouvert qui regorgeait de livres avec ce titre : *La dernière île au trésor* de Robert Vergne. Sur la couverture, une carte la situe dans le Pacifique, entourée d'une multitude d'îlots et de lieux aux noms exotiques : pain de sucre, Cascaro, la Meule, la baie de Chatham, le cap Dampier et pour couronner le tout l'emplacement probable de trois magots qui, d'après les chroniques dites historiques, approcheraient un total de trois milliards d'euros. Ce petit archipel s'appelle l'île des Cocos qui émerge de l'océan par 5° 32' 8" de latitude nord et 87° 3' 8" de longitude ouest. J'étais immobilisé comme un chien d'arrêt devant cet étal si original. Personne ne le gardait curieux ! Sir Malcom Campbell a écrit : « *Quel homme bien constitué, avec, de l'argent et de l'imagination, n'aurait envie de tenter sa chance dans les mers lointaines, s'il avait en main toutes les coordonnées d'un trésor à trouver ?* » ... L'île vous attend !



Le principal magot provient de Lima, menacée en 1820 par les troupes du général San Martin sur terre et par lord Cochrane par mer. Les notables et le clergé, paniqués, embarquèrent avec toutes leurs richesses à prix d'or sur la *Mary Dear*, un brick de bonne apparence commandé par le capitaine écossais Thompson. Affolé par l'incalculable richesse, le capitaine se laissa entraîner dans le crime. Les passagers furent égorgés et jetés par-dessus bord. Devenu pirate, l'équipage n'aurait pu échapper à l'accusation de piraterie, et fit voile vers cette nouvelle cache insulaire afin d'enterrer les cassettes. Pour effacer toutes traces de leur méfait, le capitaine mit le feu au navire et gagna la côte avec son équipage en jouant les naufragés involontaires. Malheureusement pour eux, des cadavres furent repêchés et la ruse fit long feu. Pourtant le capitaine réussit à échapper à la corde, certainement avec de bonnes poignées d'or et d'argent. Il termina ses jours tranquillement au Canada. Sur son lit de mort, il révéla l'emplacement des coffres à un ami qui se nommait Keating. À partir de là, ce dernier se rendit sur le caillou et commença ses recherches : « *débarquer, baie de l'Espérance entre deux îlots, par fond de dix yards. Marcher le long du ruisseau, 350 pas puis, obliquer nord-nord-ouest, 850 yards, pic, soleil couchant le pic dessine une ombre d'aigle, ailes déployées. À la limite, ombre et soleil : grotte marquée d'une croix. Là se trouve le trésor.* » Avis aux amateurs ! Qui peut croire que le marché aux puces de Saint-Ouen deviendrait le point de départ d'une expédition à la recherche d'or et de bijoux volés ? Enfin, j'ai rencontré l'auteur de cet ouvrage écrit après son long séjour sur l'île des Cocos.

Cap sur l'océan Indien, le pirate La Buse vous y attend, et aussi des perles, des diamants, or et vaisselle d'argent estimés à 4,5 milliards d'euros et bien entendu, un message secret connu sous le nom du *Cryptogramme du Forban*. Le pirate, en montant au supplice le lança dans la foule. Les esprits s'échauffèrent et se creusèrent la tête pour retrouver le butin de La Buse. Six îles sont susceptibles de garder ces énormes rapines : Maurice, La Réunion, Frigate, Mahé, Rodrigues et Sainte-Marie où il vivait habituellement. Il fut condamné à mort le 7 juillet 1730.

Si vous faites escale à La Réunion, n'oubliez pas d'aller voir la tombe fictive, gardée par un canon, d'Olivier Vasseur dit La Buse. Pour cette réminiscence, je suis sorti du livre pour fréquenter les excellents sites internet à ce sujet. Si vous êtes intéressé, allez sur le lien suivant : [\*Sur les traces du pirate La Buse de Yannick Benaben.\*](#) L'aventure de ce Calaisien vaut bien un roman façon chef-d'œuvre de Stevenson. Un autre aventurier des mers, dans ces lieux a aussi laissé des traces, il s'agit de Butin Nagéon de l'Estang, quand même, ce nom



prédestiné de Butin ! On connaît l'existence des cavernes d'or de Nagéon de l'Estang grâce à son courrier et à son testament. Il existe une curieuse corrélation entre le trésor de la Buse et celui de notre hors-la-loi de la mer.

Au début du siècle dernier, lors de l'abattage d'un arbre dans une propriété des Rosiers sur l'Île-de-France, l'actuelle île Maurice, on retrouva entre les racines une plaque de marbre avec le texte suivant : « *C'est ici que j'ai mis ma fortune. Vous avez un arbre. À six pouces à l'intérieur au nord-ouest. Vous trouverez un boulet. Du boulet, marchez droit au nord-ouest. À seize pieds, vous rencontrerez une petite pierre. Sous cette pierre est l'entrée de ma fortune. Marchez à trente pieds au sud-ouest, vous verrez à six pieds de profondeur, une plaque de cuivre. Celui qui l'aura chantera de longues heures. Signé Carron de Bragile* ». J'ai l'impression de lire l'énoncé d'un problème de géométrie. En fait, l'Île-de-France est truffée de cachettes pleines d'argent et de bijoux et certaines ont déjà été retrouvées.

Je sais qu'Henry de Monfreid, l'aventurier des mers du XXe siècle, a été très intéressé par un certain cimetière marin dans ces parages. Naviguait-il à la recherche de ces fortunes ? Je n'en mettrai pas ma main à couper !

Je vais, vous avouer qu'à mon 'grand âge', d'ailleurs pas si grand que ça, pour retrouver mes émotions de jeunesse, il m'arrive de temps en temps de replonger dans ces histoires, pas très morales il faut le dire, mais chargées de tant de rêves pittoresques.

Mon trésor, ne serait-il pas ma bibliothèque maritime ?

René Moniot Beaumont  
Littérateur de la mer



Mars 2025

